

# *Parole de chatte*

Stewen Corvez



Parole de Chatte de Stewen Corvez est mise à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/).

Quand on descendait la rue de la mairie, une maison rouge s'imposait, une centaine de mètre après le virage au grand mur de pierre. Jamais Victoria n'avait vu autant de locataires défiler. Cette fois ça devait être le bon, un monsieur bien respectable, matelas à eau et pékinois en prime. Costume cravate, le crâne un peu dégarni, tous les matins il embarquait des tas de valises dans son break pour les décharger un peu moins pleines le soir. Il devait être représentant ou quelque chose dans ce goût-là. Au delà du grand mur de pierre, s'étendait l'immense parc des Marrons, celui des dimanches en famille au bord de l'étang, des joggeurs obstinés et des ramasseurs de champignons. Avec un peu de bonne volonté, il était tout à fait possible de se perdre dans le bois qui y prenait corps et allait se noyer dans les frontières indéterminées de l'autre ville, la grande. Le parc appartenait à la commune mais fut longtemps un domaine privé. La famille de son propriétaire fut lâchement assassinée par des révolutionnaires zélés qui investirent les lieux sans scrupules.

Lui, comte de Mann n'était pas à Saint-Jean-Sur-l'Eau à ce moment-là. Il était monté à Paris pour plaider la cause des nobles qui soutenaient la révolution auprès de la convention. Ils étaient peu nombreux, ces humanistes qui s'étaient battus pour la cause du peuple et avaient partagé leurs richesses sans compter. Peu nombreux mais bel et bien là. Les montagnards l'accusèrent de n'agir pour sauver sa peau et celle du roi. Il ne l'avait jamais rencontré celui-là ! Qu'en avait-il à faire ? Il eut beau apporter la preuve d'avoir été l'un des premiers à remplir les cahiers de doléances en faveur du tiers état et de tous ceux qui n'avaient pas eu comme lui la chance d'apprendre à lire et à écrire, il fut débouté sans management. En privé il était soutenu par les girondins qui évitaient de l'afficher, un noble dans l'équipe ça faisait mauvais genre.

Au retour du Comte, son Château venait d'être investi par une masse de révolutionnaires qui avaient refusé de croire qu'il pût être de leur côté. Il déambula plusieurs heures dans les quelques rues du village et bien au-delà, vers la forge ou vers l'immense carrière de calcaire à milioles. On le regardait à distance et avec une honte dissimulée : les villageois avaient laissé faire malgré tout ce que le comte avait fait pour eux. L'un d'eux, pris de remords, le conduisit à la fosse commune pour qu'il puisse faire ses adieux à son épouse et à ses deux filles.

Les corps avaient été jetés en vrac au-dessus des os éparpillés, des cadavres desséchés ou en putréfaction. Le comte fut autant fasciné qu'horrifié par la vision apocalyptique que lui offrit ce morceau de cimetière. Pendant des jours et des nuits la vision le hanta. Il enterra lui-même les dépouilles autrefois aimées, bien au-delà du cimetière, où il savait que personne ne viendrait les profaner. Et il revint le lendemain et le surlendemain, se confronter à l'abomination sans que personne n'y trouve à redire.

Victoria connaissait les rues par cœur. Son parcours variait selon la population de matous qu'elle tâchait d'éviter. Certains, plus acharnés que d'autres étaient plus difficiles à semer. Mais dans l'ensemble, elle trouvait les parades. Au cours des dix derniers jours, une fois seulement elle dut décliner les avances libidinales d'un prétendant. Il l'avait suivie un long moment avant de monter à l'assaut. Elle l'avait dissuadé à coup de griffes,

comme à son habitude, moyennant quelques astuces qu'elle avait affinées au fur et à mesure des duels pseudo-amoureux

Aujourd'hui, c'était un peu différent car elle se rendait dans un endroit qu'elle ne fréquentait qu'occasionnellement. Anticiper les mouvements de ses congénères était de ce fait un peu plus hasardeux.

La première des rues alternatives se nommait l'impasse des Égoutiers. Elle s'achevait brutalement par un mur de pierres couvert de lierre que personne n'avait encore eu la volonté d'arracher, étendu entre deux maisons jumelles. Quand elle en atteignit le sommet, elle tomba nez à nez avec le Gros bleu. D'en bas elle n'avait rien vu, même pas une touffe de poils volante. Si elle avait eu l'organe pour jurer de surprise, elle ne s'en serait pas privée. Le matou avait un regard sévèrement déluré. Elle plongea sans attendre sur le tilleul qui surplombait la cour de l'école Patrick Gasta. Ce triste bonhomme fut pendant trente quatre ans le maire de Saint-Jean-Sur-l'Eau avant de se pendre à la plus haute poutre du grenier de la mairie. Il avait tout fait pour empêcher les associations d'historiens locaux, amateurs ou professionnels, de réhabiliter la mémoire du dernier représentant de la noblesse locale. Et pour cause, le comte était une sorte de paradoxe, il avait affiché son soutien à la population la plus désœuvrée et proclamé officiellement son attachement à la république naissante. Autant que possible, il emmenait ses enfants à la rencontre des habitants du village. S'ils n'étaient pas toujours bien accueillis, une minorité avait compris que ce n'était ni la pitié, ni la compassion qui animaient cet étrange privilégié mais une réelle bienveillance, un amour de l'autre que la chrétienté avait échoué à transmettre. On ne pouvait pas leur retirer des siècles de méfiance et de soumission, mais on pouvait enseigner l'esprit critique à coups d'obstination et de patience.

De sa branche, Victoria contemplait l'obsédé au regard fiévreux, pénible courtisant bien capable de la suivre sur des kilomètres. Parfois elle s'en amusait et faisait en sorte qu'il ne la perde jamais de vue afin le faire tourner en bourrique. Mais aujourd'hui elle n'avait aucunement l'intention de jouer le jeu des reniflements d'arrière-trains. Les yeux toujours fixés sur l'énorme chat, elle marmonna intérieurement quelques paroles et prit une grande respiration. Le haut du mur fut soudainement recouvert d'un liquide huileux brillant venu de nulle part. Le Gros Bleu s'y risqua sans méfiance et la seconde d'après, se retrouva à barboter dans la grosse flaque d'eau au pied du mur, coté rue. Victoria n'attendit pas de le voir réapparaître sur son perchoir pour filer.

Là où se tenait aujourd'hui l'entrée principale de l'établissement scolaire se dressait autrefois une chapelle surdimensionnée qui avait servi d'étable après la soumission du clergé. Le comte y séjourna quelques temps avant de disparaître le plus mystérieusement du monde. Plus tard, les pierres avait servi à monter le mur formant la frontière nord de l'école actuelle. Victoria le contourna et se promenait maintenant au beau milieu de la cour vide. À sa droite, le préau et les toilettes qu'il abritait ; à sa gauche, une montagne de pelouse taillée au plus court, histoire de préparer un hiver qui s'annonçait aussi imprévisible que chaque année ; et en face, au delà de la cour et des

salles de classe des élèves de l'élémentaire, la barrière de l'entrée principale. L'une ces classes, celle des plus grands, était éclairée. La grande porte vitrée s'ouvrit sur Paul Verdier, professeur des écoles qui prenait un malin plaisir à se faire appeler « Monsieur l'Instituteur » par nostalgie et avec une fierté au moins égale à sa bienveillance. Aussitôt après l'avoir aperçue, il fit tant bien que mal claquer sa bouche pour l'attirer. « Attends quelques secondes ! ». Il revint avec une gamelle pleine de croquettes : « j'en ai toujours pour toi, ma belle ! ». Elle frotta sa gueule poilue contre sa jambe. Paul la caressa en retour. Cependant, la chatte noire ne toucha pas au cadeau. « Tu t'es peut-être déjà régälée avant de venir ? Je ne le prends pas mal, tu sais ». Le museau de Victoria inspecta les jambes de Paul puis elle dressa la tête et sauta sur ses épaules, ce qui amusa l'instituteur. Elle s'assit à ses pieds et attendit. Il s'interrogeait à propos de cet étrange comportement. De dépit, il lui fit un dernier sourire et retourna s'installer à son bureau. Elle le suivit et grimpa sur ses jambes pour reprendre sa curieuse danse sur toute la partie jusqu'alors inaccessible du corps. Son museau s'attarda quelques instants au niveau de l'estomac. Victoria eut un haut-le-cœur puis ferma les yeux quelques secondes en grimaçant. Sitôt fini elle bondit en douceur sur la poitrine de Paul pour lui lécher le visage. Satisfaite, elle déguerpit à toute vitesse, laissant « Monsieur l'Institeur » dans un certain état de consternation. Ni lui, ni son médecin n'eurent aucun soupçon quant à la tumeur naissante qui rendit les armes ce jour-là.

Pour quitter l'école, elle n'emprunta pas l'entrée principale, mais bifurqua vers une petite allée qui longeait le mur bâti à partir des restes de l'ancienne chapelle. Tout au bout, elle trouverait un maigre passage percé dans le grillage qui prolongeait l'édifice.

Un soir, alors que le comte pleurait encore la mort de son épouse et de ses deux enfants, Julien, l'aîné des paysans du village, qui avait vu naître les enfants de ses propres enfants, aperçut une femme toute vêtue de noir entrer dans l'ancienne bâtisse religieuse. Il en parla aussitôt autour de lui, mais la description qu'il fit de l'intruse n'éclaira pas grand monde. Ici point de mendiants ou de dépravés, on recueillait dans les fermes quiconque ne pouvait subvenir à ses besoins. C'était intéressé, bien sûr. On avait besoin de bras, surtout depuis que les plus jeunes hommes avaient commencé à quitter le nid pour aller se battre à l'étranger. On envoya des espion sobserver le manège de plus près et tâcher d'en savoir plus : en journée, ni le comte, ni la femme en noir ne sortaient. Mais la nuit, par contre, ils quittaient l'ex chapelle et s'évadaient déambuler dans les rues du village frappant aux portes de maisons dont les propriétaires ne voulurent jamais rien dire. Malgré tous les subterfuges des observateurs, ils disparurent de la circulation et on ne les revit que trois jours plus tard sur la route de la forge, descendant d'une vieille carriole. La filature prit fin brutalement au matin de la seule nuit qu'ils passèrent dans leur refuge. On entendit des chants diaboliques, proférés dans des langues inconnues. À travers les vitraux, les lumières rouges et jaunes aveuglantes effrayaient les inconscients qui osaient s'approcher du lieu maudit. Des cris succédèrent aux chants et tous fuirent, même les plus téméraires. Au petit matin, il ne restait plus rien de la chapelle, hormis un immense tas de pierres calcinées au beau milieu des ruines. Le toit s'était effondré, la

charpente n'était plus qu'un amas de grosses allumettes moribondes. On arpenta les débris des heures durant, déplaçant chaque pierre une à une, mais on ne retrouva aucun corps.

La chatte noire disparut derrière le grillage pour réapparaître dans le petit bois plus ou moins greffé dans la ville. Ses pas crissèrent sur les feuilles rouges fraîchement tombées. Au-dessus d'elle, quelques courageux volatiles s'entrecroisent de branche en branche dans un manège infernal à en donner le tournis. Victoria allongea la patte et déjà se profilait au travers des arbres, les quelques derniers pavillons qui la séparaient du cimetière. Mais entre les derniers troncs et les premières maisons, une immense barricade de verre s'élevait vers les nuages. Son sommet était recourbé vers l'extérieur afin de dissuader les indésirables. Un an plus tôt, il n'y avait rien d'autre qu'un petit monticule de terre tout autour du lotissement. Pas moyen de passer par-dessus, donc. La muraille s'étendait à perte de vue à droite comme à gauche. De façon tout à fait arbitraire, elle emprunta le sentier senestre en ayant à l'esprit qu'elle aurait le temps de faire demi-tour et de revenir sur ses pas si son choix était mauvais. la nuit ne tomberait pas avant plusieurs heures. En attendant qu'une brèche inespérée montre le bout de son nez, elle en profita pour répéter silencieusement les vers que, faute de pratique, elle craignait d'oublier. Les plus anciens, elle les avaient appris sur les pages fragiles de vieux livres poussiéreux, plus de deux siècles auparavant.

La muraille de verre n'en finissait pas, symbole d'une humanité qui s'enfermait de plus en plus avec son plus terrible ennemi : elle-même. Les richissimes familles de la résidence se protégeaient d'un monde qui ne lui voulait que du bien. Le verre pour feindre l'ouverture, corps de souffrance rejeté par ses propres organes. Quelques vers éparses d'anciennes chansons lui trottaient en tête. Ils racontaient l'histoire de femmes et d'hommes d'une fascinante banalité, ceux dont l'individualité s'évapore en laissant une trace marquante d'universalité.

Abandonnant le bois à sa gauche, elle vira à droite pour suivre la bifurcation du mur. Elle venait d'apercevoir l'entrée principale du lotissement lorsqu'elle ressentit un violent coup dans le dos. En quelques fractions de seconde, elle se retrouva enfermée dans une obscurité presque parfaite, cassée par des rais de lumière intermittents. Quelle idiote ! Elle aurait dû se méfier d'un quartier pareil... Elle sentit la cage se soulever. Ses pattes s'accrochaient comme elles pouvaient pour ne pas voler dans tous les sens. Mais c'était peine perdue. Elle finit par s'immobiliser après un brusque choc.

Au claquement de la portière, elle comprit qu'on allait la conduire, elle et probablement un nombre de ses congénères, dans une fourrière où quelque endroit dans ce goût-là. Avant toute chose, il lui faillait un aperçu un peu plus complet de la situation. Le trajet s'éternisait, cet imprévu risquait fort de l'éloigner du but qu'elle s'était fixée. Le véhicule eut quelques haut-le-cœur, ralentissant subitement puis repartant aussitôt. Et puis crotte, pas le temps de rester jouer avec des suppositions en attendant qu'on lui fasse faire dix fois le tour de la terre. Elle profita d'un second sursaut pour bredouiller en serrant les dents très fort quelques phrases bien choisies. Le camion hoqueta une

troisième fois, bien plus fortement que les fois précédentes, si bien que la cage de la chatte et tout ce qui se trouvait à proximité fut projeté sur la paroi d'en face.

Le véhicule s'immobilisa dans un silence grinçant. Elle tenta de forcer l'ouverture qui s'était formée grâce à la rencontre entre son logement provisoire et la tôle où elle s'était réceptionnée. L'espace était ridicule, s'était tout juste si elle pouvait passer la tête dans la fente. Cela ne la dissuada absolument de d'y mettre tout son cœur. Mais elle ne parvint pas à grand chose d'autre que s'épuiser. C'est lorsqu'elle cessa tout mouvement qu'elle reprit conscience de la chape de silence qui pesait sur le camion. Elle sentait le tempo de son cœur s'accélérer peu à peu. Sa bouche devenait pâteuse. Puis le véhicule se mit à bouger très lentement dans un frottement aux allures de fantôme. Elle avala sa salive et en quelques syllabes, sa cage s'éparpilla en un millier d'échardes qui lui retombèrent en partie dessus sans douleur. Alors que les débris glissaient sur une pente qui s'accroissait progressivement, elle vit recroquevillé dans un coin, un petit chien blanc tout tremblotant, à peine plus grand qu'elle. Sans attendre, elle se précipita vers lui et le prit dans sa gueule par la peau du cou. Moyennant quelques contorsions, elle se précipita vers une ouverture minuscule qui augurait une échappatoire. Elle déposa le chien et glissa la tête pour y voir plus clair. Par chance le trou ne fut pas difficile à agrandir. Elle se retourna pour attraper son compagnon et le faire passer par la fente.

Une fois sains et saufs, elle prit la mesure de l'épée Damoclès qui avait failli s'abattre sur eux. Le camion poursuivait tranquillement son petit bonhomme de chemin vers le bord de la falaise. La portière de la cabine côté chauffeur était grande ouverte, ce qui laissait penser qu'il s'en était sorti. Elle voulu tout de même s'en assurer. Elle n'avait pas atteint le niveau du pare-chocs arrière que le véhicule bascula. Dans l'emportement, elle avait mal évalué les distances. Elle pencha la tête au-dessus du vide. Personne en bas. De tout façon tout s'était passé si vite qu'elle n'aurait rien pu faire. Elle se sentait à la fois terriblement coupable d'avoir failli causer la mort d'un être humain et tout aussi coupable d'en être soulagée. Tout ça parce qu'elle ne voulait pas arriver de nuit à destination. Elle revint sur ses pas. Le chiot n'avait pas bougé d'un pouce. Il la regardait d'un air suppliant, perdu. Elle évita son regard autant que possible. Là où elle allait, il ne valait mieux pas qu'il la suive. Le petit chien s'approcha quand même. Elle s'écarta de quelques pas, difficilement.

Le chemin de terre jusqu'à la falaise serpentait entre bosquets, champs, maigres talus et petits murets. Au bout de deux ou trois cents mètres, il se métamorphosait en route pour gravir une colline qui leur cachait la vue. "Tu sais ce qu'il y a derrière, toi ?" demanda-t-elle à l'animal. Il fit battre sa queue jusqu'à ce que la chatte cesse de le regarder. Elle s'engagea sur le chemin en pressant le pas.

A plusieurs reprises elle se retourna, mais l'autre la suivait toujours. Au bout d'un moment, excédée par cette insistance, Victoria s'arrêta net et lui jeta un regard assassin. Son jeu parut si peu convainquant que l'animal sauta de joie. Elle recommença en fronçant encore plus les sourcils mais son compagnon, toujours enjoué, remua la queue de plus belle. Alors elle accéléra peu à peu le mouvement, jusqu'à se mettre à courir.

L'autre, derrière, sautillait, s'arrêtait pour renifler tout et n'importe quoi sur le sol et se relançait dans la course. Elle s'avoua vaincue.

Du sommet de la colline, il virent la plaine s'étaler. Victoria scruta longuement le paysage, à la recherche d'indice quelconque susceptible de l'éclairer. Au premier plan, on distinguait de larges bois qui longeaient des champs autrement plus grands que les prés qu'ils venaient de dépasser. Elle peinait à se repérer. Elle n'était même pas certaine de reconnaître les environs. Quelques fumées éparses au loin pourraient la guider, mais leur provenance était encore trop imprécise pour servir à quelque chose. En ville, en tout cas dans sa ville, on se chauffait très peu au bois. Comme il n'y avait décidément rien d'autre, elle en prit la direction. Un coup d'œil rapide lui permit de se faire une idée de l'itinéraire. Aucune route ne traversait le bois entre elle et le hameau, elle préférait le contourner.

Toujours suivie du chien, elle s'enlaça. Ils ne croisèrent aucune voiture jusqu'à ce que, de nouveau, le hameau soit en vue. Il y avait bien quelque chose de familier mais rien de clair. La fumée provenait à la fois des cheminées des six maisons du hameau, mais également de la zone artisanale qu'on avait bâti autour des ruines d'une ancienne forge. Des ouvriers couverts de la tête aux pieds brûlaient des déchets qu'ils n'auraient pas à amener en déchetterie. Une économie de temps et d'argent substantielle pour ces toutes petites entreprises. Du moins, c'est ce que eux avaient en tête. Victoria savait très bien que, même s'ils y croyaient dur comme fer, ça sonnait faux.

Ils traversèrent la cour centrale sans qu'on ne fasse attention à eux. Ici, on avait l'habitude de croiser des animaux domestiques en liberté, pas comme dans le lotissement ultra confiné qui lui avait valu ce stupide contretemps. Maintenant qu'elle avait exploré les lieux, le brouillard se dissipait. Par chance, sa capture l'avait amenée au sud ouest du cimetière. Finalement, cette aventure l'avait rapprochée. Si ses souvenirs ne la trahissaient pas, elle n'aurait pas plus d'un kilomètre à faire pour parvenir à son but. Avant toute chose, elle devait se débarrasser de son petit compagnon.

Elle savait qu'une des maisons était occupée par un vieil homme. Il y était né et y mourrait très probablement. Ce monsieur, depuis qu'il était veuf, cultivait un amour quasi-exclusif pour tout ce qui était poilu et canin. Elle s'approcha doucement du jardin. "Ton futur foyer", dit-elle au chien, gueule fermée. "Tu seras bien là-bas, c'est quelqu'un de bon". Tandis qu'il reniflait les alentours (et en dépit du fait qu'elle eut à l'écarter vigoureusement de son arrière train à plusieurs reprises) elle ânonna quelques incantations qui eurent pour effet de faire bondir son compagnon. Tout excité, il amplifia ses reniflement et redoubla d'agitation. Et puis, il finit par s'apaiser au point de frôler le Zen canin. Si Victoria se refusait à toute manipulation directe, elle pouvait jouer avec les instincts de l'animal (une autre forme de manipulation, certes, mais compte tenu de ce qu'elle était capable de faire, elle trouvait cela plutôt raisonnable). Il ne lui restait plus qu'à répandre les odeurs affriolantes auxquelles elle venait de donner un corps gazeux. Elle profita des réflexes hésitants du vieil homme pour s'élancer dans le pavage olfactif de toute la propriété. Le temps que l'autre comprit quoi que ce soit, elle avait déjà fait tout le tour du jardin en long et en large avant de se jeter dans la maison en passant par la

fenêtre ouverte. Lorsqu'elle en sortit, le vieux râla pour le principe mais son attention vacillante fut rapidement détournée par la bête à ses pieds qui remuait la queue en tirant la langue. Victoria en profita pour détalier.

Bien des années après les événements qui bouleversèrent irrévocablement le royaume de France, à l'époque où Henri Beyle dégoulinait d'admiration pour l'empereur déchu, on continuait à raconter des histoires terrifiantes à propos du couple qui avait disparu dans l'incendie de la chapelle. D'aucuns dirent qu'ils s'accouplèrent comme des bêtes sauvages durant cette nuit tragique, que le corps sans vie de la sorcière fut recueilli par des mendiants et que de son ventre en putréfaction sortit neuf mois plus tard une ignoble créature. D'autres affirmèrent que ce n'était autre que la comtesse revenue d'entre les morts. Mais aucuns des racontars ne tint compte du fait qu'il n'y eut aucun témoin cette nuit-là et qu'il était donc vain de spéculer sans fin. Au soir de sa vie, le comte raconta toute l'histoire à la dernière de ses filles. L'incendie avait été un accident. Victoria aussi. Le malheureux était noyé par le chagrin et la sorcière obnubilée par sa descendance. Ils s'étaient mis d'accord : le comte élèverait sa fille jusqu'à ce qu'elle soit prête pour son apprentissage puis sa mère prendrait le relais. Pendant neuf mois, ils se cachèrent dans une petite maison de pierres perdue au milieu de l'immense forêt et où la femme les abandonna après la naissance. Il refusa d'en dire plus.

La chatte passa le très haut porche du cimetière en se faufilant entre deux barreaux du portail entrouvert. Elle s'engagea dans l'allée de gauche et navigua entre les tombes jusqu'au premier muret qu'elle franchit avec souplesse. Le carré des plus vieilles sépultures s'entendait là, comme les restes d'un bosquet sauvage, plus ou moins entretenu, rongé par l'amnésie galopante. La silhouette féline s'arrêta devant la plus éloignée des tombes. Ses paupières tombèrent. Le bruit du vent dans les branches des chênes du bois proche rythmaient les pas flottants de sa mémoire. Les nuages se figèrent dans un mouvement d'expiration lourde. Victoria se redressa sur ses pattes arrières. Ses poils se rétractèrent, sa chevelure s'étoffa, ses coussinets prirent la forme de doigts blancs et fins, ses griffes devinrent des ongles, sa gueule velue se mua en un visage transpirant de sauvagerie, de beauté et de sagesse à la fois. Elle se tenait nue au-dessus de l'entrée condamnée du caveau. Chaque année depuis deux cent vingt ans, à la date anniversaire du massacre, elle quittait sa petite chaumière cachée dans l'ombre rassurante du bois aux corbeaux pour venir se recueillir sur la pierre tombale de son père.

